

## **Marco Martinelli, l'anti-académique**

**«Ubu Buur», un Alfred Jarry multilingue au centre Jean Gagnant, à partir de jeudi**

Hélène Pommier, *Le Populaire*, mercredi 3 octobre 2007

Il n'y a rien de pire que de s'ennuyer au théâtre. L'italien Marco Martinelli l'a bien compris, lui qui fuit l'académisme et intègre les jeunes à ses projets. Son "Ubu" en est l'illustration.

Alfred Jarry est mort il y a cent ans, en 1907. Aux Francos, pas de grande cérémonie pour honorer la mémoire d'un «auteur- culte mais pas consacré dans la littérature», selon Marco Martinelli, mais l'occasion de redécouvrir "Ubu Roi" dans la version de ce metteur en scène. Rencontre.

Vous travaillez depuis plusieurs années sur l'œuvre d'Alfred Jarry. Pourquoi?

«ce qui m'a le plus frappé dans cette œuvre, c'est sa source. Il s'agit d'une farce de potaches, cruelle, fantastique et sanglante, créée par des lycéens qui ont parodié "Macbeth" de Shakespeare. C'est plein de l'imaginaire de l'adolescent de la fin du XIX siècle est semblable, finalement, à l'imaginaire de l'adolescent d'aujourd'hui. Ils regardent l'univers des adultes comme le monde de l'éternelle imbécillité humaine. C'est un cri contre le pouvoir. J'ai voulu retrouver la force de cette origine en mettant "en vie" ce texte, plutôt qu'en le mettant simplement en scène.»

Est-ce pour cette raison que vous faites jouer des adolescents?

«Je mélange sur scène des acteurs professionnels et des adolescents non comédiens qui amènent leur énergie. Je crée un lien entre le savoir de l'acteur et la vie de l'adolescent. Les interprètes du père Ubu, de la mère Ubu et du capitaine Bordure sont fixes. À chaque fois, le chœur, composé d'adolescents, change.»

Naples, Ravenne, Chicago, Dakar, et Limoges: "Ubu", que vous avez monté plusieurs fois, est-il perçu différemment en fonction des pays?

«L'histoire est la même partout dans le monde et elle parle à tous les adolescents. C'est la forme qui peut évoluer. À Chicago, j'ai travaillé avec les adolescents sur le langage hip hop; au Sénégal, autour des traditions anciennes et magiques; à Naples, sur l'esprit de la commedia dell'arte.»

Votre démarche avec cette pièce est en fait un principe d'action pour la compagnie que vous avez créée en 1983, le Teatro delle Albe...

«J'ai fondé une "non-école" à Ravenne en direction du jeune public. Je ne voulais pas faire une académie mais retrouver la vitalité du théâtre. Car le théâtre s'est souvent éloigné des jeunes pour devenir un musée vide d'énergie et ennuyeux. Alors la jeunesse s'en est détournée pour aller vers la musique, le ciné, le foot. Mais c'est oublier que le dieu du théâtre était Dionysos, qui était aussi le dieu du vin, du sexe, de la vie. Je prône le retour à un théâtre plus traditionnel, plus populaire et plein de jeu. Et j'aime trouver mes nouveaux acteurs dans la rue parce qu'ils sont anarchiques.»

Que signifie "Ubu Buur"?

«"Buur" signifie roi en wolof, la principale langue du Sénégal. Dans chacune de mes versions, il y a beaucoup de langues: Père Ubu par exemple est Sénégalais, il parle wolof et en français et l'italien. Le chœur s'exprime en wolof et en français. En fait, la question du pouvoir est universelle.»

## **«Ubu Buur»...l'aventure continue**

### **Douze jeunes issus des cités montent sur planches.**

Josette Balanche, *L'Echo*, mercredi 3 octobre 2007

Comme nous l'évoquions dans une précédente édition, les douze jeunes Limougeaudois issus des cités de notre ville ont rencontré Marco Martinelli pour la première fois samedi au CCM Jean-Gagnant. Sans perdre de temps ils ont, avec les membres du groupe «Les Palotins Sénégalais» et les trois acteurs permanents du Ravenna Théâtre (Mère Ubu, Ubuet Bordure), pris possession du plateau pour réinvestir les textes appris et répétés avec leurs animateurs du Secours Populaire. Tout en les dirigeant, le metteur en scène a replacé l'histoire dans son contexte et clairement défini les rôles: le chœur des filles est «Rosemonde, Reine de Pologne» et Ermanna Montanari, à qui l'on doit les costumes et les décors, est Mère ubu, trois garçons sont les conjures et l'acteur Mohamed Diawara «Bougrelas, fils de Wenceslas et de Rosemonde», quant à Mandiaye N'Diaye, il est Ubu.

Nos comédiens en herbe sont entourés par troupe de jeunes agriculteurs sénégalais du village de Mandiaye N'Diaye: Diol Kadd. Ils ont fait le voyage jusqu'à Limoges et ont pour nom «Les Palotins».

Très vite les jeunes sont entrés dans le jeu et ils sont tour à tour le peuple qui demande de l'argent, ces citoyens d'un pays dit «démocratique» qui s'adonnent aux joies du foot mais aussi ceux qui condamnent Bordure à la prison.

Dans ce contexte, le metteur en scène partage physiquement le jeu des acteurs, il semble partout à la fois, guidant l'un, interpellant l'autre, dirigeant les jeunes comme ses propres comédiens, réglant les placements, les conseillant pour les gestes et les expressions du visage sans jamais imposer telle ou telle attitude, notamment pendant la partie de foot dans la salle qu'il veut naturelle, sans retenue et pendant laquelle le public sera probablement invité à renvoyer la balle.

De cette toute première rencontre, on peut déjà penser que le courant est passé, que tous et toutes sont motivés et que sans aucun doute les jeunes de nos cités ne manqueront aucune des quatre prochaines et les décors avant la première qui aura lieu ce jeudi 4 octobre.

Ce sera pour eux, devant un vrai public, l'expérience d'un théâtre actif, vivant, empreint toutefois de rigueur, alliant l'aspect ludique à celui de la création afin que les trois spectacles reflètent pour eux et pour nous le théâtre de la vie.

## **Ubu buur. Un spectacle qui a pu rallier le public, faisant la démonstration que le théâtre peut être populaire**

*Le Polulaire du centre, lundi 8 octobre 2007*

«Merci Marco!», titrait le dernier bulletin du festival. Merci de quoi? Ce merci va à “Ubu Buur”, spectacle mis en scène par l'italien Marco Martinelli. Il fut le seul à provoquer un enthousiasme unanime des spectateurs, de tous styles, de tous âges. Ce spectacle, proposant une version de “Ubu” d'Alfred Jarry, était aussi original qu'abouti. Il fit ainsi l'heureuse démonstration que les arts de la scène, y compris le théâtre, peuvent être populaires, sans pour autant passer par une forme convenue, tel le maintenant traditionnel hip-hop ou habituel comique des plateaux.

Ces genres étaient, il est vrai, fort bien représentés lors de ce festival, avec les brillants Pokemon Crew dans “c'est ça la vie”, et le très fin Mohamed Ouachen dans “Djurdjurassique bled”. Bien des spectateurs n'ont pas ici boudé leur plaisir.

Il faut le dire, en effet, d'autres spectacles ont vraiment plu à la grande majorité de leurs spectateurs, sans pour autant provoquer la même frénésie que “Ubu Buur”.

Indéniablement, cette émotion a beaucoup contribué au succès de “Ubu Buur”. Elle n'était pourtant rien aux qualités esthétiques très inventives de ce spectacle, bien au contraire. Indéniablement, cette émotion a manqué à beaucoup d'autres spectacles, présente seulement par moments, au pire pas du tout.

## **Ubu Buur? «Merdre», quelle fête!**

Hélène Pommier, dimanche 7 octobre 2007

Généreux et rassembleur: ce sont peut-être les mots qui définissent le mieux cette adaptation de la pièce d'Alfred Jarry par le metteur en scène italien Marco Martinelli. Dernière séance ce dimanche.

Bienvenue au "museum Historiae Ubuniversalis"... Marco Martinelli donne le ton dès le départ: derrière l'apparence sérieuse, c'est la farce qui domine dans son "musée de l'histoire ubuniverselle". Le metteur en scène italien d'Ubu Buur, encore joué cet après-midi au centre Jean-Gagnant, a su retrouver l'esprit potache de la pièce d'Alfred Jarry. Drôle, festif, le spectacle entraîne le public dans l'éternelle quête du pouvoir dans une contrée entre Pologne, Sénégal, France, Italie, «c'est à-dire nulle part» ou partout.

Les personnages du Père et de la Mère Ubu sont grotesque à souhait. Lui, ventripotent, lâche et imbécile (interprété par Mandiaye N'Diaye), fait défiler avec force la folie sanguinaire de tous les dictateurs du XX siècle. Elle, hystérique, glaciale derrière le blanc de son costume et de son visage, évolue comme une poupée mécanique à la voie suraiguë (incarnée par l'excellente Ermanna Montanari). Marionette, elle manipule son mari. Leurs prises de bec en wolof et italien, incompréhensibles pour la quasi totalité de la salle, rajoutent au savoureux de la caricature.

"Terreur" dans le public. Autour d'eux, une bande d'enfants-soldats, comme il en existe tant sur le continent africain, joués par de jeunes sénégalais. A les écouter, à les regarder, difficile d'imaginer qu'il ne s'agit pas de comédiens professionnels mais qu'ils sont dans la vie paysans, chauffeurs, "débauchés" pour le théâtre. Marco Martinelli réussit aussi ce petit miracle avec les enfants de Limoges. Six filles et quatre garçons de la ville, en partenariat avec le Secours Populaire 87, ont su s'approprier la scène, apportant leur fraîcheur au texte.

Dans cette immense farce, reste le public. Interpellé plusieurs fois, contrôlé, mis en jeu lorsqu'Ubu sème la terreur, il fait partie intégrante du spectacle. Et c'est sans retenue qu'il se lève pour danser avec les acteurs à la fin de la représentation.

Décor, musiques, lumières: jusqu'au moindre détail, "Ubu Buur" est une création généreuse, festive. Et répond à la lettre à la promesse de Marco Martinelli: surtout, ne pas s'ennuyer au théâtre.

## **Des nouvelles fraîches du monde noir**

**Limoges- Les Francophonies en Limousin se sont achevées hier après avoir présenté trente et un spectacles.**

Muriel Steinmetz, *L'Humanité*, lundi 8 octobre 2007

Les Francophonies en Limousin continuent, année après année, d'offrir un large panorama de tout ce qui se passe ici e là, en mouvement, dans la langue française, en accompagnant de surcroît des artistes en Afrique sur des projets de création. Plus de trente et un spectacles étaient à l'affiche de cette ving-quatrième édition, dont dix premières en France, trois créations et sept coproductions. Nous avons pu assister à deux représentations d'envergure.

L'Italien Marco Martinelli a présenté *Ubu buur*, sa version africaine d'*Ubu Roi* d'Alfred Jarry (1873-1907), pièce bouffonne écrite à seulement quinze ans. Réussite complète. Après avoir monté l'œuvre avec des rappeurs de Chicago, entre autres, Marco Martinelli, à la tête du Teatro delle Albe, a décidé cette fois de mettre en scène, outre les trois rôles principaux, de jeunes agriculteurs sénégalais dans la partition des «palotins». Tous viennent du village natal de Mandiaye N'Diaye, qui joue Ubu et fait partie de la troupe de Marco Martinelli depuis vingt ans. Autre singularité: le choix d'enfants de Limoges venus se joindre à eux en bout de course. Ce Ubu à la sauce forte distille, sur scène et dans la salle, une énergie proprement africaine. Cela tient d'un rituel comme rougi au feu, dans lequel se vit en rythme (chants et danses de combat) la tradi-comédie du pouvoir... ... dans le monde. Autour de ce Père Ubu cruel, cupide et stupide, gravite la Mère Ubu (Ermanna Montanari), femme blanche poudrée, qui mène son monde à la baguette, magnifiquement tendue comme une danseuse de butô, ainsi que le Capitaine Bordure, son amant (Roberto Magnani), valet blanc tirant la langue dans le dos de son maître noir. La soldatesque et les ministres à la solde de Papa Ubu sont donc joués par les jeunes villageois, en treillis vert, le poitrail nu couvert de cartouches en bandoulières.

Ces enfants soldats ont un jus d'enfer. C'est que nous ne sommes plus dans une Pologne imaginaire mais sous les tropiques. Les danses de combat tiennent lieu d'invective. Le verbe est supplanté par la profusion des gestes. Le rire «hénaurme» de Jarry est d'autant plus résolu qu'il passe par l'exubérance des corps. Tous les visages ont l'air de masques. Il paraît que les répétitions qui ont eu lieu sous le soleil, au Aénégal, devant un peuple ébahi de femmes et d'enfants, tenaient d'un cérémonial où acteurs et public étaient fraternellement mêlés. Cet Ubu noir a évidemment trouvé une résonance immédiate, étant donné que le pays a des frontières communes avec la Casamance, la Guinée-Bissau et la Sierra Leone, dont les politiques ne manquent pas de relief ubuesque.

## **Bob Wilson, ritratti da brivido**

**Si è aperta con successo la rassegna teatrale napoletana in corso fino a domenica**

Franco Quadri, *La Repubblica*, sabato 13 ottobre 2007.

È partito con un'intelligenza programmatica che combacia col boom di pubblico il Prologo del Teatro Festival di Napoli. Da una parte ecco arrivare dall'India *A hundred charmers*, originalissima saga orientale di cento ex incantatori di serpenti vittime del divieto governativo di esibirsi con gli animali per strada, e riuniti dal regista Roysten Abel a suonare il flauto e cantare insieme a un gruppo di percussionisti, a far vibrare il San Carlo, con un repertorio di ambulanti colmato da motivi di Bollywood ma pure scozzesi.

Viene invece dal Senegal come un fiume in piena l'*Ubu buur* (cioè re) delle Albe, diretto da Marco Martinelli, che da nove anni insegue le diverse facce che può assumere nel mondo il capopolo tiranno forgiato cent'anni fa da Jarry. Ora, nel Teatro San Ferdinando di Eduardo rimesso a nuovo, la maschera ingorda interpretata da Mandiaye N'Diaye, africano di Ravenna, si misura, insieme a una eterea Ermanna Montanari, con una torma di altissimi ragazzi neri che alternano francese e wolof in una sarabanda forsennata tra palco e sala, che ritrova degli agitati fratelli nella presenza di molti allievi di Scampia che li hanno preceduti nell'esperienza. E giù al porto, sotto i tendoni, i più giovani si succedono in una rassegna di "Nuove sensibilità" che concede solo quindici minuti a gruppo, tra gli incontri, e Carmelo Bene in film. E il teatro napoletano trova una uscita di un certo livello al Nuovo Teatro Nuovo con un *Per Amleto* che è anche un omaggio a Leo De Bernardinis, scritto, diretto e recitato da Michelangelo Dalisi nella parte del principe tra i due becchini di Salvatore Caruso e Francesco Villano che provano tutti i ruoli.

Ma è al Madre che Bob Wilson ci dà il grande brivido di quest'inizio nei Voom Portraits, in una serie di clamori videoritratti, dove ci si può confrontare con le molte facce di un rospo o di un gufo, ogni cappella è dedicata a un grande volto, una Moreau-Stuarda o una Huppert\_Garbo, Brad Pitt, Wynona Ryder, Baryshnikov, loro e tutti gli altri immobili, mentre piove una musica d'autore, in attesa che si muova una ciglia o vibri un muscolo, una riflessione sull'esistere che ci ridà la magia dello slow motion da cui il grande maestro è partito.

## **Il teatro innovativo di Martinelli**

Roberta D'Agostino, *Roma*, sabato 13 ottobre 2007

Napoli. Energia e tecnica: questo è il binomio vincente che domina che lavoro "Ubu buur" (nella foto una scena), un adattamento da "Ubu" di Alfred Jarry, proposto dal regista Marco Martinelli, in prima nazionale, al teatro San Ferdinando; Martinelli, e il suo "Teatro delle Albe", nei suoi lavori ha abituato il pubblico e la critica, ad assistere a spettacoli curati in tutti i dettagli, ma anche innovativi, sempre alla ricerca del senso profondo del fare teatro. Da bravi "amanti" del teatro, prima che da attori e registi, Martinelli e il suo gruppo, lavorano molto sui testi, studiandoli, lasciandosi colpire anche da dettagli apparentemente trascurabili; nel caso di "Ubu buur" molta attenzione è stata data al lavoro di spoliatura che Jarry, nel suo "Ubu re", fa dei suoi personaggi: questi diventano marionette, maschere, icone impazzite di un teatro che recupera radici antiche, sacre e comiche come in Aristofane che Jarry riteneva il proprio modello; da qui comincia il lavoro di approfondimento che conduce al perfetto "Ubu buur".

È il 1896 quando nasce "Ubu re" di Alfred Jarry, un'opera dissacrante, rivoluzionaria, priva di qualsiasi psicologismo, che ha scardinato le regole del teatro romantico e borghese. La figura di Padre Ubu, costruita come una marionetta, viene considerata antipatrina del Teatro dell'Assurdo. Ubu Re è una parodia pungente sul mondo dei potenti e Ubu stesso è un personaggio che rivela la sconcertante nudità del meccanismo dittatoriale e totalitario, in cui la dimensione eroica scompare, per svelare tutta la vacuità infantile e feroce dei rapporti di potere.

Attraverso il tradimento e il massacro della famiglia reale, Padre Ubu – avido, senza mediazioni, crudele, gran divoratore di cibo, vigliacco senza pudori e traditore senza rimorsi – elimina fisicamente, e con molta leggerezza, l'intera nobiltà, la finanza e tutta la magistratura. Martinelli ha montato lo spettacolo nel villaggio di Diol Kadd, luogo di nascita di Mandiaye N'Diaye che nello spettacolo interpreta "Padre Ubu"; questa scelta ha rivoluzionato totalmente il testo originario e lo ha caricato di suggestione ed energie notevoli; a Diol Kadd non c'è energia elettrica, l'acqua la si ottiene prendendola dal pozzo, ma i 15 ragazzi che compongono il coro dei Palatini-ribelli sono degli attori notevoli; le parti che eseguono nel pubblico sono talmente cariche di energia da convincere anche il più scettico degli spettatori, non c'è stato un attimo di indecisione nei tanti movimenti corali, nei cori veri e propri, e poi hanno saputo ben dosare le loro energie dall'inizio alla fine. Le interpretazioni di Mandiaye N'Diaye e quella di Ermanna Montanari (madre Ubu) sono state superbe, impeccabili: ora manichini, ora perfette "macchine da combattimento linguistico", hanno incantato il pubblico: è difficile trovare attori così bravi e così innamorati del teatro. La Montanari ha anche realizzato le funzionali scene ed i perfetti costumi, che soprattutto nel caso del suo, erano decisamente molto funzionali.

## **Il sogno estatico di Ostermeir sulle quattro giornate di Napoli**

**Cala il sipario su Teatro Festival Italia, prologo della kermesse voluta da Rutelli in programma a giugno 2008**

Katia Ippaso, *Liberazione*, sabato 13 ottobre 2007

Un piccolo "esercito" di ragazzi senegalesi scende dal palcoscenico per piantarti allegramente una pistola alla tempia. Sono i militari di Ubu Re, il re sanguinario e demente di Jarry, un guerrafondaio non molto diverso dai tanti dittatori che hanno fatto a pezzi i sogni degli adolescenti in Africa. Chiedono che gli spettatori mostrino il biglietto, altrimenti spareranno. Siamo al Teatro San Ferdinando di Napoli, alla prima di *Ubu Buur* del Teatro delle Albe, regia di Marco Martinelli. In sala ci sono anche alcuni ragazzi di Scampia: capiscono bene il gesto dei loro coetanei e pur ridendo tendono al massimo tutti i sensi perché non si sa mai come va a finire. In questo caso l'arma è un giocattolo, non c'è da aver paura, anche se è di questo che stiamo parlando, della paura, e a Napoli, la città che Marco Martinelli definisce ancora «sanguinaria» e «istintiva», questa parola fa un effetto particolare. Come la parola morte, o la parola speranza. «Nella società tutta, ma soprattutto in questa città, ci stiamo attrezzando culturalmente alla perdita della speranza» dice ancora Martone che oggi (alle 18) presenterà sempre al San Ferdinando *Falstaff, un laboratorio napoletano*, dove Renato Carpentieri, Anna Redi, Raffaele Di Florio e Alberto Ferrano si confronteranno ad armi pari con i ragazzi dell'Istituto penale per minori di Nisida. E c'è un filo immaginario che lega questi due eventi della kermesse di quattro giorni che sta facendo da prologo al Teatro Festival Italia (rassegna triennale voluta dal Ministro dei Beni e le Attività Culturali, assegnata a Napoli in seguito ad un bando cui hanno partecipato undici città italiane e gestita ora dalla Fondazione Campania Dei Festival): lo sforzo di ricominciare dai ragazzi, perché non apprendano, per riprodurla, una cultura di morte. Non è un caso che Marco Martinelli la chiama «messa in vita», e non spettacolo, la sua avventura italo-africana compiuta sotto il segno visionario di Alfred Jarry l'alchimista: un'avventura iniziata nel 1998 con *I Polacchi* e terminata oggi con questo *Ubu Buur* che, con la sua nervatura musicale, il suo montaggio rutilante dove la parola si metamorfizza in danza, ha accerchiato il pubblico più giovane spinto a guardarsi allo specchio. Questa volta Martinelli è andato a Diol Kadd, un villaggio di 300 anime nel cuore della savana dove non c'è luce elettrica e l'acqua si va a prendere nel pozzo; è qui che Mandiaye N'Diaye (che interpreta Ubu Re) ha scelto tra gli abitanti del villaggio quindici adolescenti wolof, per dare vita al coro. Ermanna Montanari è Madre Ubu, spettro bianco di sevizie e infantilismi, vero motore di quest'opera "fonetica" che "sfinisce" insieme francese, senegalese, dialetto romagnolo e interferenze di sonorità celtiche. I morti ammazzati in Liberia e Sierra Leone sfilano accanto alle etichette delle merci e ai nomi dei calciatori europei, con l'immagine dell'Occidente che cerca di purgare sull'altare dell'economia globale, ripulita dal sangue, le proprie colpe. Intanto al Porto, sotto un tendone, trenta gruppi italiani di giovanissimi si sono messi a raccontare più i disagi che i sogni, in una maratona al confine della notte: c'è chi come Marcello Amore e Silvestro Sentiero, immaginano sparire il mare di un piccolo villaggio, piangendolo in lingua napoletana, e chi, come Lucia Mascino (incoraggiata da Tiziano Scarpa), urla ma solo per farsi accettare dalla sua comunità provincia, «Io sono internazionale!». Pierluigi Bevilacqua è convinto che il 1984 di Orwell sia arrivato oggi. Mentre Nicola Eboli si identifica in Kafka quando dice: «Mi sento come un cane». Peccato che le loro performance siano state penalizzate da una cattiva acustica e da una incomprensibile disposizione del pubblico, tutti in piedi di fronte ad un palcoscenico troppo basso. E allora ve bene chiamarle *Nuove sensibilità*, ma bisogna avere pure la sensibilità di far recitare questi ragazzi come Dio comanda. Oggi è l'ultimo giorno di questo preludio di Festival, ed è il momento della più avanzata scena europea con la Schaubuhne di Berlino: *Il sogno di una notte di mezza estate* diventa uno striptease "estatico" che deve alla regia di Thomas Ostermeir e alla coreografia di Costanza Macras la sua più segreta identità (all'Auditorium Rai alle 21). tutti ballano, cantano e sfondano la quarta parete. Solo uno se ne sta zitto, in silenzio. È Bob Wilson. Al museo Madre di Napoli ha mandato *Voom Portraits*, un'installazione che nutre lo sguardo interiore: una serie di quadri luminosi da cui le star ci guardano facendo movimenti impercettibili. Come in una fotografia di Man Ray, Brad Pitt converte le gocce di pioggia in cristalli. Jeanne Moreau è sepolta in abito di Maria Stuarda e sembra vicina alla fine. Steve Buscemi è in piedi dietro in tavolo su cui è poggiata dalla carne maciullata: con il grembiule sporco di sangue, mastica l'enigma della vita. Isolati in una cripta, otto gufi delle nevi ci uccidono con i loro suoni oltretombali e i loro occhi gialli. «A Still Life is a Real Life» dice Bob Wilson. Mai sentita tanta vita dentro un'immagine ferma.

## Napoli regina del teatro con l'Africa

### Tra le tante proposte hanno brillato i giovani del Senegal col loro «Ubu Re»

Domenico Rigotti, *Avvenire*, domenica 14 ottobre 2007

Festa doveva essere e festa è stata in questa Napoli inondata di un morbido sole autunnale per quattro giornate (conclusesi ieri) "rivoluzionata" da decine e decine di teatranti. Noti o notissimi alcuni, altri in cerca di un posto al sole magari amici o amici di amici degli organizzatori. Così da dare l'impressione di essere questo «Prologo del Teatro Festival Italia» (la prima kermesse nazionale che arriverà la prossima estate), un grande e variegato contenitore di proposte le più diverse. Interessanti, originali talune, qualcuna a rompere gli argini e a scivolare nel cattivo gusto. Ecco un "made in Germany" *Sogno di una notte di mezza estate* che implode ne "rave" e che spinge il sesso verso soglie non tollerabili. E il trasgressivo, l'eccentrico non serve all'arte.

Festa questo «Prologo» per il pubblico, soprattutto quello giovane più curioso, e anche rumoroso, e per il cronista o recensore (se mai esiste ancora) una vera e propria maratona. Costretto magari ad inseguire lo stesso giorno gli spettacoli delle nuove realtà giovanili (qui definite «Nuove Sensibilità»), installazioni, mostra (folgorante al Madra, quella dei Woom Painters di Bob Wilson) e ancheora, ma con maggior piacere, rilettura tutt'altro che ovvia di Jarry e Shakespeare.

La prima proposta che arriva dal continente africano, è vita al rinnovato San Ferdinando, carico del memorie edoardiane. Arriva dal Senegal dove Marco Martinelli, l'alfiere del ravennate Teatro delle Albe, ha lavorato entusiasticamente e sapientemente con un gruppo di giovani indigeni. Ed ecco *Ubu buur* (vale a dire Re). Uno spettacolo di carattere pedagogico ma nel contempo di una vitalità e vivacità straordinarie. Scatenato ed euforico. Comico e tragico. Nel mirino il Potere, o, meglio l'idiozia del Potere rappresentato da quel rozzo e grottesco tirannello scaturito più di 100 anni fa dalla fantasia di un liceale francese e che qui diventa la fotocopia di un dittatorello del continente nero. Una rilettura alla quale i bravissimi giovani senegalesi portano il contributo del loro vissuto, forti di una istintività istrionica. Presenza carismatica, accanto a loro una impagabile (per mimica e geroglifici vocali, Ermanna Montanari), mère Ubu in candidissima veste.

Recupera invece il vecchio teatro di varietà e al tempo stesso appare come un omaggio al teatro del grande Leo de Bernardinis *Per Amleto* del giovane Michelangelo Dalis. Una gustosa variazione sul tema. Uno scoppietto di trovate e di gag. Sulla scena nuda, davanti a un fondale stellato, un «prince di Danimarca» alquanto smarrito (lo stesso Dalis) deve vedersela con due becchini-clowns (gli eccellenti Salvatore Caruso e Francesco Villano) pronti a suggerirgli le battute e a interpretare tutti i personaggi, con mimica dilettevole ma che alla fine si avvita su sé stessa.

E a proposito di classici, all'elegante Mercadante, ecco *Maria Stuart*, il dramme di Schiller. Un po' vizzo per il romanticume che affligge questa storia di due regine e cugine in conflitto, e che è anche storia di due solitudini (del cuore e del potere) ma in cui il giovane e lanciaissimo regista Andrea De Rosa ritiene di trovarvi temi e aspetti attuali. Anche se ciò poco s'avverte, lo spettacolo va piuttosto a sedurre per il preziosismo formale. Raffinatissimo nelle luci e ben giocato nella scenografia (di Sergio Tramonti): la pedana in platea rappresenta la torre, la stanza e la prigione di Maria destinata al sacrificio; il palcoscenico è enorme e vuoto per il trono di Elisabetta. Che è una Anna Bonaiuto di misura drammatica affascinante. Mentre il ruolo di Maria è della pur brava Frédérique Lollie, penalizzata però dalla pronuncia francese.

## Incantatori disoccupati

Renato Palazzi, // *Sole 24 ore*, domenica 14 ottobre 2007

Certo, faceva uno strano effetto vedere questo nuovo festival teatrale di Napoli – voluto dal Ministero dei Beni Culturali, che lo ha assegnato al capoluogo campano in seguito a un concorso fra i progetti di diverse città italiane -aperto da una comunità di cento incantatori indiani di serpenti, un'esperienza che trascende sia il teatro che la musica, uno spaccato antropologico, quasi un pezzo di vita portato in palcoscenico: e visto che il Governo di Nuova Dehli ha vietato l'uso dei rettili, l'esibizione degli ex-incantatori assumeva anche la fisionomia di una singolare protesta sociale.

Erano affascinanti le nenie monotone dei flauti fra gli stucchi del Teatro San Carlo. Le loro sonorità sono un po' piatte e ripetitive: non a caso il brano più trascinate è tratto dal repertorio della cornamuse scozzesi. Ma l'interesse era dato da altri elementi, il gran numero di suonatori, le loro movenze, i gesti del direttore, il regista Roysten Abel, così diversi da quelli della nostra tradizione. Mancavano i serpenti, ma poco male: l'effetto era talmente ipnotico che dopo dieci minuti ti saresti messo a strisciare, dopo mezz'ora ti saresti avvolto attorno al collo del vicino di posto.

Un'energia debordante che dilaga tra scena e platea è anche quella espressa da *Ubu buur*, il rifacimento dei *Polacchi* – a sua volta un rifacimento dell'*Ubu re* di Jarry- realizzato da Marco Martinelli coi ragazzi di un villaggio del Senegal. C'è ancora la Madre Ubu di Ermanna Montanari, sempre più strega, sempre più simile a un pupazzo meccanico, c'è il dialetto romagnolo che si mischia alle lingue locali, con effetti talora irresistibili. Ma, quando i ragazzi neri escono da penombre caliginose in tenuta militare, è forte il richiamo alle infinite guerre che insanguinano l'Africa.

Quello che si è visto era solo un "prologo" del Festival, ma ha acceso la vitalità dei teatri napoletani. Così, all'Elicantropo, Carlo Cerciello propone una bellissima messainscena scarna, serrata di *Terrore e miseria del Terzo Reich*: il testo brechtiano sull'ascesa del nazismo è ambientato su una ribalta da varietà, ma nasi da clown e lazzi circensi non ne attenuano l'impatto, anzi lo rendono ancora più acre. Al Nuovo Teatro Nuovo Michelangelo Dalisi ha allestito invece un Amleto lividamente farsesco in cui "gli attori", divenuti becchini per scarsità di lavoro, rappresentano la storia del principe di Danimarca davanti a lui, in un bizzarro gioco di specchi.

Ma l'appuntamento più atteso era la Maria Stuart di Schiller con la regia di Andrea De Rosa e l'asciutta traduzione di Nanni Balestrini. Giustamente, De Rosa ha sfrontato la rappresentazione di qualunque sovrastruttura spettacolare, dislocando l'azione in due spazi praticamente vuoti, i luoghi delle solitudini delle due protagoniste: da un lato il palco nudo, sede dell'inquieto potere di Elisabetta, di fronte una sorta di ring sistemato in sala, il carcere di Maria, circondato di poltroncine su cui di volta in volta siedono gli altri personaggi. Solo quando le due donne si incontrano questi ambienti sono oggetto di una sorta di emblematico scambio.

Misurandosi con un'opera così densa di risonanze passionali, il giovane regista assume l'unico atteggiamento possibile in un'impresa del genere, cerca cioè di raggelarne i risvolti melodrammatici, riducendola a una sorta di scabro conflitto interiore tra le due figure femminili, l'una impegnata a dimostrarsi la più degna e la più forte fino all'estremo sacrificio, l'altra intenta soprattutto a combattere le proprie frustrazioni di figlia illegittima: tutto quanto accade attorno, i complotti, gli stupri, i suicidi, sembra appena accennato, come privato di reale consistenza.

Essenziale, senza fronzoli è anche il taglio interpretativo adottato dalle attrici: Anna Bonaiuto infonde a Elisabetta un'ironia amara, l'ombra di una rabbiosa coscienza di sé, mentre Frédérique Lolièe, anche grazie all'accento francese, va dritto al sodo, sembra infondere a ogni sua parola il senso di una inusitata concretezza.

## **Martone, De Rosa e compagnia bella Successo per il Festival del teatro**

Sergio Colomba, *Il Resto del Carlino*, lunedì 15 ottobre 2007

Napoli- La qualità degli spettacoli, il boom del pubblico ad ogni evento, un retrogusto piuttosto acido di polemiche. Sono questi i tratti distintivi che guidano un primo, provvisorio bilancio dei quattro giorni d'assaggio con cui ha esordito il «Teatro Festival Italia». La notte bianca di sabato (teatri aperti e illuminati, feste di strada, centro-città invaso dalla folla e spettacolo di scalatori sul Maschio Angioino) ha contagiato le piazze vicine al porto, fino alla Cittadella del teatro dove si è consumata la grande kermesse finale.

In attesa di una riflessione approfondita sul senso e sui risultati della manifestazione, si sono sentite le voci degli esclusi. Roberto De Simone prima di tutti, e poi Vincenzo Salemme che ha dato forma più vistosa alla sua delusione, e anche Carlo Giuffrè. Certo non era di una vetrina della napoletanità che si trattava, e quindi i malintesi hanno pesato: mentre al mancato coinvolgimento di un artista come De Simone o alle incomprensioni con gli altri, si potrà rimediare nel più vasto programma del festival vero e proprio in programma nel giugno 2008. Dicevamo degli spettacoli, che non hanno deluso. Al San Ferdinando si è visto l'«Ubu Buur» creato dal teatro delle Albe con un contorno di ragazzi senegalesi: una corrente impetuosa d'energia tra palco e platea, rovesciata in canti e danze collettive, che ha rafforzato la chiave «nera» della precedente versione del regista Marco Martinelli (Ubu è un dittatore come quelli panciuti fosche e carichi di medaglie da stato africano) mentre il wolof si mescola impagabilmente al romagnolo stridulo della lunare e lunatica Ermanna Montanari. E in loggione, a fare il tifo come in curva, l'esercito dei ragazzi di Scampia, quelli che hanno lavorato con Martinelli «arrevoltando» un altro Ubu.

Al Mercadante invece si è visto il nuovo spettacolo dello Stabile napoletano, messo in scena da quell'Andrea De Rosa che si è guadagnato stima e attese con alcuni intelligenti exploit. Qui affronta la «Maria Stuart» di Schiller, una messa in scena rigorosa e fitta di rimandi emotivi, dove il classico viene letto senza cedere al naturalismo e il confronto tra le due regine si staglia su uno sfondo storico fiammeggiante che rimanda alle guerre di religione d'oggi. Su due palcoscenici opposti, si specchiano a vicenda fuori e dentro il gioco del potere l'Elisabetta di Anna Bonaiuto, plasticamente forte e spigolosa, e Maria Stuarda di Frédérique Loliée che tocca il martirio quasi irridente.

Intanto, Mario Martone se ne stava chiuso dentro il San Ferdinando con un gruppo di giovani attori e con i ragazzi del carcere minorile di Nisida: questo pre-festival non ha voluto rinunciare alla sua anima laboratoriale. Ma il «Falstaff» che ne è venuto fuori, con le sue due ore e mezzo generose e sorprendenti, possiede un'aura che va ben oltre la nuda dimostrazione di lavoro. Infine, all'Auditorium Rai, è sbarcata la troupe orgiastica della berlinese Schaubuhne guidata da Thomas Ostermeier, per il debutto italiano di uno Shakespeare che ha fatto parlare.

## **«Ubu buur» del teatro delle Albe la contagiosa euforia dell'Africa**

Beatrice Bellini, *Gazzetta di Modena*, sabato 20 ottobre 2007

Una teoria dice che un pezzo d'Africa all'origine dei tempi ha solcato il mare fino alla Romagna. Il luogo d'incontro è stato lo Storchi invaso dai ravennati Teatro delle Albe, trasformato in un fumoso Museum Historiae Ubuniversalis. In una dimensione a metà tra la festa e il rito «Ubu Buur» conferma la capacità di Marco Martinelli di fare del teatro un'urgenza. Il cammino nasce in Senegal nel villaggio di Diol Kadd, dove sotto la guida della compagnia italiana e di Mandiaye N'Diaye, attore storico delle Albe, in scena come Padre Ubu, si è formato un gruppo di non attori, al debutto in patria, e giovedì a Vie. Martinelli interviene sull'«Ubu Re» di Alfred Jarry traducendo liberamente il testo in dialetto romagnolo ( che nello spettacolo si trasforma nell'antica lingua polacca), in wolof e in francese, mentre Padre Ubu recita in un romagnolo africanizzato. Ermanna Montanari, una bianca Madre Ubu, da tempo eccezionale maestra dell'impostazione vocale, dà vita ad un personaggio sfaccettato in linea con le coralità dello spettacolo. L'ibridazione del linguaggio si fa metafora della vivacità del testo di Jarry, che non si può ingabbiare in una forma definitiva. La grande energia in scena resta però quella dei «Palotini»: l'esercito di africani strutta un linguaggio fatto di ritmi di mani e piedi, percussioni in scena, musica e canti a metà tra tribale e il coro da stadio. I Palotini incontenibile tribù contemporanea, sventolano la bandiera sgualcita con la spirale-simbolo di Jarry e rompono le barriere scendendo in continuazione a recitare in platea. Lo spettacolo è un crescendo di energia che esplode incontenibile agli applausi. Le convenzioni tra scena e sala si rompono tra danze e festeggiamenti che coinvolgono l'intera comunità Teatro.

## **Ubu sbarca in Africa**

### **Il testo di Jarry riletto dal Teatro delle Albe**

Claudia Cannella, *vivimilano.it*, mercoledì 3 dicembre 2008

Ubu buur in wolof significa «Ubu re». Ma come arriva Ubu dalla Bretagna fine '800 di Alfred Jarry alla savana senegalese di oggi? Passando per Ravenna. È lì che tutto cominciò, 10 anni fa, quando Marco Martinelli e il Teatro delle Albe trasformarono un gruppo di adolescenti italiani in un coro di maschere ubuesche a contorno della patafisica coppia reale formata da Mandiaye N'Diaye ed Ermanna Montanari. Erano «I Polacchi», sberleffo al potere ottuso e al Teatro come Museo. Un successo enorme, che prima permise all'ensemble di replicare la formula in altri contesti: «Mighty Mighty Ubu» a Chicago nel 2005, «Ubu buur» nel villaggio senegalese di Diol Kadd e «Ubu sotto tiro» a Scampia nel 2007 (a testimoniare il bel volume di «Suburbia» di Ubulibri). Agli adolescenti delle periferie del mondo, addestrati in loco, il compito di «mettere in vita» il testo di Jarry, che miracolosamente trovava immediate risonanze tra latitudini ed etnie diverse. Energia allo stato puro.

Difficile «esportare» questa esperienza, ma non impossibile. Ci sono riusciti con «Ubu buur» che, dopo qualche apparizione in Italia nel 2007, approda ora al Parenti, con il suo coro di 15 adolescenti wolof scelti tra i giovani del villaggio e gli attori delle Albe (Mandiaye N'Diaye, Ermanna Montanari, Roberto Magnani e Danilo Maniscalco) nei ruoli principali. E così, spiega Martinelli, «succede che Padre Ubu, con la sua selvaggia ingordigia, ci appare come uno dei tanti dittatorelli che insanguinano quel continente, mentre Madre Ubu gli sta accanto come la sua “lemme” occidentale, di un biancore irrealista»; le lingue si mescolano, le favole degli spiriti notturni fanno cortocircuito con i segni del mondo globalizzato. «Jarry», conclude il regista, «dimostra ancora una volta la vitalità “ubuniversale” della sua maschera, capace di raccontare ovunque l'idiozia del potere e il segno anarchico degli adolescenti. Da non perdere.

## Ubu Buur

Maria Grazia Gregori, *del teatro.it*, giovedì 4 dicembre 2008

Una corrente formidabile di energia, gioia, concretezza, intelligenza scende dal palcoscenico e festosamente investe il pubblico che si assiepa al Franco Parenti. In scena c'è *Ubu buur* che in lingua wolof vuol dire Ubu re. Sì perché è del lavoro giovanile di Jarry che si tratta ma come rovesciato, riportato a una felicità creativa iconoclasta dalla teatralità e dal cuore di Marco Martinelli e di Ermanna Montanari. Dove i professori, l'autorità costituita che Jarry derideva, si trasformano nella voglia di abbattere le barriere dell'incomprensione e quelle – diciamola pure questa parola che ci fa paura – del razzismo. *Ubu buur*, spettacolo che è stato messo in scena grazie al contributo del Teatro Mercadante e del Festival di Napoli, che viene presentato con grande successo all'estero ma che in Italia ha qualche difficoltà a circuitare, è l'attuale punto di arrivo del lungo Itinerario delle Albe dentro il mondo di Jarry, un pensiero, una presenza che è per questo gruppo una pietra miliare nel proprio modo di fare teatro. Un teatro non solo politico, non solo civile ma antropologico che cerca di tornare alle radici di un modo di essere uomini, persuaso com'è (ci fecero sopra uno spettacolo anni fa le Albe) che la Romagna sia, nella generale trasformazione delle masse terrestri nel corso dei millenni, una scheggia d'Africa incastonata in Italia. Ipotesi suggestiva che ci piace molto. Oggi *Ubu buur* riassume questo travaglio ma non è un punto fermo: si sente infatti che è una finestra sul futuro aperta a qualche nuova avventura. È allo stesso tempo aperto e perfettamente concluso dentro la bella scena un po' costruttivista di Ermanna Montanari che permette allo spettacolo di giocare su più piani. Qui si racconta di padre Ubu e di madre Ubu alla conquista, con tradimenti e uccisioni anzi decervellazioni, del potere in una Polonia di fantasia dove, figurarsi, c'è addirittura il mare. In realtà è dell'Africa che si parla con i suoi genocidi, le lotte fra bande rivali: il re indossa un pastrano militare e i ribelli portano la tuta mimetica mentre la regina, la bianca moglie del re, indossa un abito bianco e una parrucca anch'essa candida che la fa somigliare alle streghe delle fiabe. E c'è un grande cavallo su cui salire e scendere, bambini con le maglie delle squadre di calcio che portano i nomi dei loro giocatori idolo, pronti a tutto pur di vincere. Ma qui non si gioca a pallone: semmai la citazione ci fa capire come tutto sia un gioco sì, ma per la vita. Quello che poi è sorprendente in questo spettacolo è il mescolamento delle lingue: il dialetto romagnolo di madre Ubu che parla di Aquafan, Ferrarino, ecc usato anche da padre Ubu che lo mescola al francese ma anche al wolof in un modo esilarante e formidabile per cui la celeberrima merdre di Jarry si trasforma allegramente in merdassa. E in un mondo che dovrebbe essere dedito alla violenza, la più cattiva non per niente è Bianca, è madre Ubu - la interpreta la bravissima Ermanna Montanari – mentre padre Ubu (l'irresistibile Mandiaye N'Diaye) è un gigione con la crudeltà dei cialtroni e i giovani che si oppongono dal figlio del re ucciso Bugrelao ai "palotini" ribelli che danzano in mezzo al pubblico ci coinvolgono dentro questo flusso liberatorio e provocatorio che è *Ubu buur*. Grande successo, da vedere.

## **Lo sberleffo a tutti i poteri**

**Al Franco Parenti**

Simona Spaventa, *la Repubblica*, venerdì 5 dicembre 2008

L'idiozia del potere travalica lingue e continenti, è una delle poche leggi davvero universali. Ne è convinto Marco Martinelli che con il suo Teatro delle Albe porta avanti da dieci anni una straordinaria ricerca sull'*Ubu Roi* di Alfred Jarry, sberleffo anarchico inferto a ogni autorità da un geniale ragazzino bretone di fine '800, mettendolo in scena con i ragazzi delle periferie di mezzo mondo: dagli adolescenti romagnoli dei Polacchi del 1998 ai ragazzi dei ghetti neri di Chicago (nel *Mighty Mighty Ubu* del 2005), dagli scugnizzi di Scampia dell'*Ubu* sotto tiro ai giovani senegalesi dell'*Ubu Buur*, ospite fino a stasera al Parenti. Qui, la Polonia diventa terra di conquista per un Padre Ubu nero, l'attore Mandiaye N'Diaye, che parla un po' wolof un po' dialetto, e una cattivissima, bianchissima Madre Ubu romagnola (una superlativa Ermanna Montanari), mentre il coro multilingue di quindici adolescenti africani, reclutati in un villaggetto senegalese, diventa factotum di strabordante energia, tra danze e canti tribali, assedi che coinvolgono il pubblico e immagini di violenza giocosa che evocano mattanze reali: quelle dei signori della guerra e degli eserciti dei bambini soldato, in mimetica e kalashnikov come lo sono i neo-attori. Per fortuna solo per finta.

## **Dieci minuti di applausi. È l'Ubu Buur del Teatro delle Albe**

Carolina Truzzi, *Krapp's last post Teatro tra le nuvole*, martedì 9 dicembre 2008

L'*Ubu Buur* di Marco Martinelli non è teatro. Perché? Innanzitutto perché gli attori non sono veri attori. Ma adolescenti senegalesi che, prima di incontrare le Albe, il teatro non l'avevano mai visto né sentito nominare. Martinelli e i suoi si portano dietro dieci anni di laboratori con i ragazzini ravennate, una tournée che dal 1998 porta in giro lo spettacolo *I Polacchi*, rielaborazione dell'*Ubu Re* di Jarry con la formula fissa: Ubu-Mandiaye N'Diaye, MadreUbu-Ermanna Montanari e i palotini-coro di adolescenti. Dalla Ravenna afro-romagnola (nel 1986 a Bagnacavallo, 29 chilometri da Ravenna, le Albe dicevano che "siamo tutti marocchini" perché la Romagna è un pezzo di Africa andato alla deriva e finito per incastrarsi nel mezzo dell'Adriatico...) sono passati a Chicago e alla cultura hip hop, e poi a Scampia con il progetto *Arrevuoto*. E allora perché non sbarcare anche in Senegal, nel paese natale di Mandiaye, a Diol Kadd? Niente acqua, si lavora seguendo il ritmo del sole, 300 anime e un numero indefinito di bambini che si arrampicano sugli alberi per vedere le prove. Ma, alla fine, sanno a memoria tutte le battute dello spettacolo.

L'*Ubu Buur* di Martinelli non è teatro perché lo spazio dove lo spettacolo è stato immaginato, costruito, vissuto non è un palco, ma 30x 40 metri di terra con in mezzo un gazebo in piena savana. Perché anche questi palotini africani – un misto tra piccoli stregoni capaci di magie arcaiche e children/soldier dall'atrocità facile – seguono il metodo della "non scuola", dove il teatro non si impara, ma si fa e siamo tutti asini sapienti, tecnici di Dionisio, il Dio del sesso, del vino, della vita. Non è teatro perché la lingua parlata è un fluido e vitale mischiare di suoni: il wolof di Padre Ubu e la sua corte, il francese dell'occidente, di Bordure-Roberto Magnani, servitore ansimante e scodinzolante, di Madre Ubu, Lady Macbeth e vecchietta romagnola. Non è teatro perché l'*Ubu Buur* di Martinelli è una grande festa. A Ravenna, a Scampia, a Chicago, dappertutto. È la celebrazione della spina vitale e dell'esuberanza incarnata dall'adolescenza che può dialogare con il mondo adulto. È un ritorno alla dimensione del rito arcaico, alla *communitas*. È la consapevolezza che il potere è corrotto, il mondo è guasto ma qui non si deve fermare. Con innocenza, ingenuità e forza. Se ci tolgono queste, la festa è finita. E allora, se ne vedessimo di più di non-teatro così, (soprattutto in Italia, soprattutto a Milano) io mi sentirei più tranquilla.